

22 ans après, l'envoûtant *Royaume de Kensuké* de Michael Morpurgo enfin adapté au cinéma

*Fable écologiste pleine de poésie,
ce film d'animation est une merveilleuse ode aux liens humains
et à la beauté de la planète.*

Par Morpurgo ! Son nom sonne déjà comme un appel à l'imaginaire et aux voyages littéraires. Dans un conte, on le verrait bien en musicien loufoque jouant de village en village ou en prince éclairé, maître d'un royaume lointain de retour de la guerre. Sauf que Michael Morpurgo n'est pas un personnage. Cet octogénaire à la courtoisie *so british* n'appartient à aucune fiction, il les écrit. Ambassadeur de la littérature jeunesse au Royaume-Uni, il est l'auteur de plus de 150 livres et en a vendus près de 35 millions dans le monde entier. Film d'animation magnifiquement adapté de son roman éponyme publié chez Gallimard, *Le Royaume de Kensuké* nous plonge dans son univers aussi mouvementé qu'émouvant.

Il raconte l'équipée de Michael, un adolescent parti en famille faire le tour du monde à la voile. Mais lors d'une tempête, il passe par-dessus bord avec sa chienne Stella et échoue sur une île. Il découvre vite qu'il n'est pas seul. Kensuké, un ancien soldat japonais, y vit en ermite depuis la Seconde Guerre mondiale, après le naufrage du navire sur lequel il servait. D'abord hostile, le vieil homme solitaire accueille le jeune garçon au sein de son royaume, dans une maison construite au milieu des arbres. Il va lui apprendre à vivre en harmonie avec la nature et ses habitants, dont une tribu d'orangs-outangs qu'il protège de braconniers féroces venus des mers. Fable écologiste pleine de poésie et film d'aventures aux rebondissements multiples, *Le Royaume de Kensuké* est une merveilleuse ode aux liens humains et à la beauté de la planète. Avec très peu de dialogues, servi par une musique et des images somptueuses, il nous fait passer par toutes les émotions, de l'émerveillement aux larmes.

En France, l'animation est une affaire sérieuse et elle s'adresse à tous les publics. En témoignent, pour ne citer qu'eux, les formidables *Mars Express*, *La Tortue rouge* ou *J'ai perdu mon corps*. En Angleterre, c'est une autre histoire et le film a bien failli ne jamais exister, faute de financement. "J'ai reçu la demande d'adaptation du roman il y a vingt-deux ans, raconte Michael Morpurgo. J'ai tout de suite dit oui et ça a été le début d'une très longue attente. Chez nous, les films d'animation ne sont ni populaires ni commerciaux, à moins d'être estampillés Disney et de s'adresser aux plus jeunes. Le budget du film était de 10 millions de livres. Ils sont allés les arracher les uns après les autres. Les années défilaient, un partenaire nous lâchait et on reculait à nouveau de 2 millions. Fin 2020, je reçois un coup de fil de l'un des producteurs, Barnaby Spurrier, devenu un bon ami depuis le temps. Il m'annonce qu'il a tout essayé mais qu'il est désolé : il manque encore 1,5 million. Il ne reste plus qu'une dernière carte à jouer, celle du British Film Institute, sinon tout est fini. Deux semaines après, Barnaby me rappelle en pleurant. À cause du Covid, il n'y avait pas eu de tournages et l'Institut avait de l'argent à dépenser. Nous avons enfin le 1,5 million, l'aide la plus importante jamais donnée !"

Capter l'esprit d'une œuvre

Michael Morpurgo avait déjà appris à être un homme patient. *Cheval de guerre*, son roman le plus célèbre, a "trouvé son moment" vingt-cinq ans après sa parution, quand il a été adapté sur scène par le National Theater à Londres puis par Steven Spielberg au cinéma. Cette histoire d'amitié entre un garçon et son cheval envoyés sur le front en 1914 n'était pourtant pas du goût de tout le monde à ses débuts.

Il y a une trentaine d'années, le livre avait été sélectionné à un grand prix littéraire, présidé par le grand Roald Dahl. L'auteur de *Charlie et la chocolaterie* convoque son auteur pour lui parler. "Morpurgo, savez-vous que les enfants n'aiment pas l'Histoire ? Le passé n'est pas intéressant. Cette histoire sentimentale d'un cheval en pleine guerre, ce n'est pas pour eux." On peut encore trouver des ouvrages de la première édition vendue à moins de 700 exemplaires mais ils coûtent désormais deux fois plus cher que la somme reçue à l'époque par Michael Morpurgo pour les écrire !

Président du Book Trust en Angleterre, cet ancien instituteur est sûrement l'un des plus beaux avocats de la littérature jeunesse. Fervent militant du droit à la lecture pour

.../...

tous, il se rappelle la directrice d'école excentrique qui l'a convoqué un lundi matin, lui et les autres professeurs, pour partager son idée. Celle de lire dans la classe chaque fin de journée un livre que l'on aime beaucoup mais sans interroger les enfants après, pour leur laisser l'histoire et la musique des mots dans la tête. "J'ai quitté l'école pour commencer à écrire mais j'ai gardé cela. Il est bien plus important de capter l'esprit d'une œuvre que de mémoriser les faits, analyser les personnages ou l'intrigue. Pour les meilleures choses, la sensibilité et l'amour de la littérature, les examens sont inutiles. La lecture n'est pas une inquisition."

par Valérie Beck
(Le Figaro – mardi 6 février 2024)

<https://www.lefigaro.fr>

***Le Royaume de Kensuké :* un conte taillé pour retomber en enfance**

Lors d'une tempête, Michael, 11 ans, et sa chienne Stella sont propulsés par-dessus bord. Échoués sur une île déserte, il et elle font la connaissance de Kensuké, un ancien soldat japonais. Adapté d'un roman de Michael Morpurgo, ce film d'animation réveille toutes les particules d'enfance qui sommeillent en nous.

Le Royaume de Kensuke est l'adaptation du quatrième roman de Michael Morpurgo, écrivain britannique et fer de lance prolifique d'une littérature jeunesse qui se frotte souvent à des événements historiques. Il est notamment l'auteur de Cheval de guerre, son premier roman publié en 1982 et que Steven Spielberg adaptera en 2012. Cette robinsonnade suit le parcours d'un enfant anglais et de sa chienne échoués sur une île déserte après être passés par-dessus bord lors d'une tempête en plein océan. Il et elle y font la rencontre de Kensuke, ancien soldat japonais de la Seconde Guerre mondiale n'ayant jamais quitté les lieux depuis la destruction de Nagasaki. Voilà 43 ans que Kensuké vit seul dans son royaume, se nourrissant de poissons et de fruits, avec sa nouvelle famille : les oranges-outans.

Quasi intégralement muet, le film laisse au scope le soin d'étendre ses paysages spectaculaires. La maison de Kensuké est comme un corridor qui relie la plage (le devant de la scène) au reste de l'île (sa coulisse bucolique). L'animation traditionnelle en 2D, d'une belle et grande clarté, se teinte ainsi de couleurs chaudes et vivres à mesure que l'enfant apprivoise sa nouvelle vie sauvage. Baignée dans la lumière du matin, la fin de l'escapade sonne alors comme la fin des vacances, où l'on se retourne sur le royaume de Kensuke qui n'est autre que le royaume de l'enfance lui-même.

Musée des merveilles

Il est des films qu'on aurait aimé découvrir enfant. Non pas parce qu'ils ne soulèvent plus rien chez nous mais parce qu'on y décèle la pleine charge émotionnelle qu'ils auraient pu naguère nous véhiculer. C'est une rencontre avec une nouvelle pièce qu'on ajoute à notre musée des merveilles et qu'on peine à installer convenablement. Mais on caresse la magie un peu inexplicable d'un échantillon d'enchantement dont aurait obtenu à coup sûr la pleine expérience quelques années auparavant. C'est à la fois un raté (un trop tard) mais c'est aussi quelque chose de précieux, car ce sentiment au présent n'est pas si courant. Si Le Royaume de Kensuke est globalement programmatique dans sa quête d'apprentissage, il rayonne comme un conte qu'on aurait adoré avoir pour compagnon à l'aube de sa vie.

par Arnaud Hallet
(Les Inrockuptibles – mardi 6 février 2024)

<https://www.lesinrocks.com>

.../...

.../...

Michael Morpurgo, auteur du *Royaume de Kensuké* : "Quand on lit, on devient l'histoire."

*L'écrivain britannique dit attendre ce film depuis vingt-deux ans.
Alors que l'adaptation de son roman pour enfants sort en salles, rencontre
avec un amoureux de nature et de paix, passionné d'Histoire... et d'histoires.*

Actuellement au cinéma, *Le Royaume de Kensuké* est l'adaptation d'un des nombreux romans de Michael Morpurgo, prodigieux auteur de littérature jeunesse (*Cheval de guerre*, *Soldat Peaceful*, *Le Mystère de Lucy Lost*). Rencontre à Paris avec le célèbre écrivain britannique, qui vient de fêter ses 80 ans.

Une musique tonitruante, la mer, les mouettes, la sensation que le monde est à découvrir... Qu'avez-vous ressenti en découvrant l'adaptation à l'écran de votre roman *Le Royaume de Kensuké*, publié il y a plus de vingt ans ?

Je l'ai vue quatre fois, et je n'ai pas relu mon livre depuis bien longtemps... Pour moi, désormais, c'est comme si l'histoire était devenue celle du film. D'ailleurs, beaucoup de gens vont le découvrir avant le livre, c'est la vie. Cela me plaît !

Avez-vous hésité avant d'accepter cette adaptation ?

Cela fait vingt-deux ans que ce projet a été lancé. L'idée avait d'abord été de faire un film en prises de vues réelles, mais la mort d'un orang-outang sur un tournage à Hollywood a freiné toute velléité de ce côté-là. L'option de l'animation a donc été décidée. Tout me plaisait, mais réunir l'argent nécessaire a été plus que fastidieux. Pour finir, au sortir de l'épidémie de Covid, le producteur m'a annoncé au téléphone qu'ils avaient enfin le million et demi de livres sterling manquant pour boucler le budget. Il pleurait au téléphone, si bien que j'ai d'abord cru que c'était foutu !

Pourriez-vous revenir sur l'origine du roman ?

C'est bien loin, mais il y a deux événements à la source du roman. D'abord une émission de radio entendue en pleine nuit, car ma femme et moi dormons depuis toujours la radio allumée. Il devait être 4 heures du matin quand j'ai entendu parler d'un vieux Japonais retrouvé sur une île dans le Pacifique. Il y vivait depuis vingt-sept ans. *Robinson Crusoé* est un de mes livres préférés, et il n'a passé que quatre années sur son île ! J'ai fait des recherches et découvert que d'autres soldats étaient ainsi restés seuls après la Seconde Guerre mondiale. Cela m'a fasciné. Comment a-t-il survécu ? Il avait forcément une détermination et une créativité folles... Peu de temps après, j'ai rencontré une personne revenant d'un tour du monde de cinq ans en bateau avec sa famille. On m'offrait mon scénario : on pourrait avoir un petit garçon qui échoue sur l'île et rencontre mon vieux soldat. Deux mondes différents, une île, l'histoire était prête !

La guerre est un des thèmes récurrents de votre œuvre. Dans le film, elle est abordée par cet ancien soldat japonais. Il la raconte en la peignant. Comment avez-vous perçu ce traitement de la guerre ?

C'est très intelligent. La peinture inspire l'histoire et vice versa. *Kensuké* peint sa famille et quand l'encre tombe sur la page, elle devient bombe atomique. C'est émouvant, car si simple. En trois minutes à peine, on montre aux jeunes spectateurs cette idée de destruction du monde. Je trouve même que ces quelques minutes sont bien plus puissantes que les trois heures du film *Oppenheimer* ! Aucun corps, aucune photo de cadavre, et pourtant tout est dit.

Le roman historique pour jeunes lecteurs est le genre littéraire que vous avez le plus exploré. Pour quelles raisons ?

Ma conviction, c'est que le seul résultat de la guerre, c'est une autre guerre. L'Histoire le prouve. C'est très difficile d'expliquer comment et pourquoi, mais durant presque toute ma vie [Michael Morpurgo est né en 1943, ndlr], j'ai eu ce conflit en moi : faut-il se battre pour la paix ou refuser la guerre ? Je suis moi-même devenu soldat à 18 ans parce

.../...

.../...

que, dans ma famille, il y a historiquement cette balance. Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'un de mes oncles a décidé de lutter contre Hitler. Il est mort à 21 ans. Mon autre oncle, lui, était un pacifiste convaincu ayant refusé de combattre. À l'annonce de la mort de son frère, il y est allé. Des années plus tard, il me l'a longuement raconté et m'a dit à quel point on ne peut ignorer la tyrannie. Dans la gueule du loup raconte cet épisode. Cette balance n'est pas résolue. Il y a toujours une excuse pour faire la guerre... Quand j'ai publié *Cheval de guerre*, il y a plus de quarante ans, j'ai été sélectionné pour un prix prestigieux. J'étais présent le jour du résultat et l'un des jurés était un dénommé Roald Dahl. Il était là avec d'autres énormes noms de la littérature. Je n'ai pas gagné. Mr Dahl m'a interpellé et m'a dit : "Très bien votre livre mais vous savez, les enfants n'aiment pas l'Histoire, la guerre... C'est un bon livre mais non, vraiment, pas pour les enfants." Je suis convaincu du contraire. L'Histoire est l'un des sujets les plus fondamentaux. On y trouve les racines de tous nos troubles, de toutes nos joies. Si on ne sait pas d'où l'on vient, il est impossible de comprendre le monde. Par exemple, le colonialisme est une des racines de tous nos problèmes actuels...

Et quel rôle occupe précisément le roman historique ?

Les romans permettent de vivre l'Histoire. Quand on lit, on devient l'histoire. Une lectrice peut devenir un garçon, un jeune peut être un vieux, les Français peuvent devenir anglais, etc. Cette empathie est très puissante. Dans *Le Royaume de Kensuké*, le garçon doit comprendre que cette île est précieuse pour lui, que répondre à la peur par la violence provoque la violence... Le lecteur le vit avec lui. J'ai passé une dizaine d'années à enseigner, et à lire des histoires à mes élèves. Cela a nourri mon travail et mes certitudes. Un enfant sent la sincérité d'une lecture. C'est très profond. On met alors fin au lien élève-professeur. Seule l'histoire compte.

Vous arrive-t-il encore aujourd'hui de vivre de tels moments ?

Bien sûr ! Ce matin même, j'étais dans une classe d'enfants de 10 ans, à Paris. Quand j'ai commencé à raconter une histoire, tout d'un coup, je n'étais plus du tout le vieil écrivain anglais avec un accent horrible en face d'eux ! Mais laissez-moi vous raconter autre chose. Pendant le confinement, j'ai fait mon premier Zoom. J'ai été contacté par une petite ville, à environ 200 kilomètres de Moscou. On y organise un festival de littérature jeunesse, et on y cultive des pommes. Je me suis retrouvé dans mon petit salon du Devon face à une centaine de personnes assises dans un verger. Nous avons partagé un moment passionnant, alors que, pour beaucoup, les Russes sont les ennemis. Si l'histoire n'est pas vraie pour moi, impossible de convaincre les autres.

Vous jouez avec l'Histoire, la vérité, la fiction... Comment définiriez-vous ce jeu ?

J'aime brouiller les pistes. Prenez la fin de *Kensuké*. La famille retrouve son enfant. Après l'avoir écrite, je l'ai trouvée trop irréaliste, et c'est la raison pour laquelle j'ai choisi d'ajouter une lettre du fils du vieux soldat... Pour que le lecteur comprenne que c'était vrai.

Est-ce aussi la raison pour laquelle vos héros portent parfois votre prénom ?

C'est surtout parce que je suis paresseux ! Mais j'ai une réponse plus intéressante : c'est important pour moi de sentir que je suis au centre de mon histoire, je ne veux pas en être détaché. La plupart de mes romans sont aussi à la première personne du singulier. J'adore ça, car cela ajoute l'idée que je suis là. J'ai théorisé quelque chose, mais je me convaincs que l'histoire est vraie pour moi. Si elle ne l'est pas, impossible de convaincre les autres.

Êtes-vous dans une histoire actuellement ?

Oui, je suis en train d'écrire. Et d'une façon très différente. Connaissez-vous *Les Contes de Canterbury*, de Geoffrey Chaucer ? C'est un texte du XVe siècle très connu en Angleterre. Chaque soir, un pèlerin doit raconter son histoire. Je me suis retrouvé avec ma femme dans la salle d'attente d'un hôpital. Nous étions plus de soixante personnes.

.../...

.../...

Un médecin est venu nous dire qu'ils n'étaient que trois pour nous recevoir et que l'attente serait d'une douzaine d'heures. Nous étions donc obligés de rester ensemble. J'ai imaginé demander à chacun de nous de raconter son histoire à la façon des *Contes de Canterbury*. Les timides, les expansifs, les adultes, les enfants... Je veux que tous oublient qu'ils attendent. C'est avec cette idée que je joue en ce moment !

par Raphaële Botte
(Télérama – mercredi 7 février 2024)

<https://www.telerama>